

La biographie d'un article « débranché ». Un conte, *kind of*

Donald Dennie

Number 43, 2018

La *RNO*... déjà 40 ans!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1058531ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1058531ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (print)

1918-7505 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dennie, D. (2018). La biographie d'un article « débranché ». Un conte, *kind of*. *Revue du Nouvel-Ontario*, (43), 99–113. <https://doi.org/10.7202/1058531ar>

Donald Dennie, « De la difficulté d'être idéologue franco-ontarien », *Revue du Nouvel-Ontario* (Les Franco-Ontariens à l'heure de l'indépendance), n° 1, 1978, p. 69-90.

La biographie d'un article « débranché ». Un conte, *kind of*

DONALD DENNIE
Université Laurentienne

Un article savant n'est pas toujours savant. Vous savez, genre pondu dans la tête et par la tête, armé de références bibliographiques, encadré dans une armature théorique, outillé d'une problématique et d'une recension des écrits scientifiques. Parfois, c'est le résultat d'un vécu, du senti. Comme Michel de Montaigne l'écrivait déjà au 15^e siècle :

toute cognoissance s'achemine en nous par les sens : ce sont nos maîtres... La science commence par eux et se resout en eux. Après tout, nous ne scaurions non plus qu'une pierre, si nous ne saçvions qu'il y a son, odeur, lumière, saveur, mesure, pois, mollesse, durté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur. Voylà le plant et les principes de tout le bastiment de notre science. Et selon aucuns, science n'est autre chose que sentiment¹.

Plus récemment, David Le Breton écrivait:

The human condition is corporeal. The world reveals itself only through our sensory perception. There is nothing in the mind that has not first passed through the senses. "My body is made of the same flesh as the world", said Merleau-Ponty (1968: 248). Sensory

¹ Michel de Montaigne, *Oeuvres complètes, Livre 11, chapitre XII*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1962, p. 572.

*perception physically plunges us into the world where, immersed in a world of significations, we are not limited but aroused by the senses*².

C'est en grande partie à partir du vécu, du ressenti que j'ai rédigé l'article « De la difficulté d'être idéologue franco-ontarien » publié dans le premier numéro de la *Revue du Nouvel-Ontario*, il y a déjà de cela quarante ans. En voici sa biographie.

Diplômé (histoire et philosophie) de l'Université Laurentienne, début des années 1960, pompé à bloc par un idéalisme sans bornes, prêt et décidé à changer le monde, mais surtout « ambitieux » d'écrire, j'ai la chance inouïe de décrocher un poste de journaliste au quotidien *Le Droit*. À Ottawa. La *prim and proper*. Aussitôt intégré à la salle de nouvelles, le chef des nouvelles m'assigne au *beat* de la police et de la cour de justice. Mon idéalisme en prend rapidement un rhume. À chaque matin, cinq jours par semaine, je me présente aux bureaux de la Sûreté d'Ottawa pour entendre le rapport quotidien au sujet des événements de la veille dans la capitale, suivi des audiences de la Cour du magistrat. Parfois je dois suivre un procès pour meurtre à une cour supérieure.

Ces expériences m'initient très rapidement à l'humanité dans toutes ses couleurs et dans tous ses états, comme l'a si bien décrit l'ex-juge-en-chef de la Cour suprême du Canada, Beverley McLachlin, au sujet de ses premières expériences comme juge :

*It is the happy lot of a trial judge to listen to a never-ending stream of stories. Day after day, humanity in all its colours paraded before me, a catalogue of hope, dreams, deceptions, disappointments. Men and women of all races and backgrounds, sad, happy, angry, indifferent. Their portraits inhabit my mind to this day*³.

² David Le Breton, *Sensing the World. An Anthropology of the Senses*, London, Bloomsbury Publishing, édition numérique, 2017, p. 7.

³ Beverley McLachlin, *Globe and Mail*, April 2018.

Surtout, je découvre la face cachée de la société, la vie qui grouille et grenouille sous le *veneer* de la normalité.

Deux ans plus tard, je me retrouve à la galerie de presse à Queen's Park, siège de l'Assemblée législative de l'Ontario à Toronto, ensuite à celle du Parlement fédéral à Ottawa (pendant quelques semaines seulement). Me voilà dans un tout autre monde que celui de la police et des tribunaux, soit celui du théâtre... politique, bien sûr. Là où les déclarations des hommes politiques (il s'agissait presque toujours d'hommes à l'époque) dans ces augustes Chambres ne correspondaient pas toujours à leurs discours privés. Où les gestes et les affirmations de l'avant-scène ne s'accordaient pas toujours avec les tractations de l'arrière-scène. Je sens bien que c'est dans cette arrière-scène que la « démocratie » réelle se déroule, là où tout accès au public et surtout aux journalistes est fortement restreint.

There is a page in the book of American public thought... that says we must choose between government and freedom. But if you read it twice, you'll see that what it really offers is a choice between government you can see and government you can't. Aristocrats always prefer the invisible kind of government. It leaves them free to exercise their privileges⁴.

Mon idéalisme, nourri par les études universitaires, se mue graduellement, irrévocablement, en scepticisme, voire en cynisme pur et simple. Je retiens de ces expériences journalistiques dans les univers de la politique et de la justice (entre autres) la nécessité de percer, par l'observation, par l'écoute et surtout par la patience, le masque que la société ou plutôt certaines couches et certains acteurs fabriquent et portent continuellement,

⁴ Matthew Stewart, « The Birth of a New Aristocracy », *The Atlantic*, vol. 321, n° 6, 2018, p. 57.

pour découvrir ce qui s'y cache, là où la vie fourmille dans une toile complexe et souterraine.

À la fin des années 1960, j'amorce des études de maîtrise en sociologie à l'Université Carleton d'Ottawa tout en poursuivant mon travail de journaliste. Malgré l'orthodoxie parsonienne du structuro-fonctionnalisme qui y règne, ce sont deux ouvrages tout autres qui m'impressionnent le plus car, je m'en rends compte aujourd'hui, ils correspondent beaucoup plus à mon vécu de journaliste.

D'abord celui d'Erving Goffman qui, dans son livre *The Presentation of Self in Everyday Life*⁵, postule que la société constitue une forme de théâtre, faite de l'avant-scène où se déroule le jeu devant public, c'est-à-dire là où, dans leurs relations sociales, les personnes agissent comme des comédiens en portant des masques qui conviennent à diverses situations afin de créer une impression voulue et favorable. Mais aussi et surtout, on retrouve l'arrière-scène, les coulisses cachées du public où se joue l'essentiel de l'action permettant aux comédiens de laisser tomber leur masque.

Ensuite, dans l'ouvrage intitulé *The Social Construction of Reality*⁶, Peter Berger et Thomas Luckmann proposent une théorie en vertu de laquelle la réalité est une construction sociale que les individus façonnent quotidiennement dans leurs interactions, érigeant ainsi des structures sociales qui se maintiennent, se défont et se refont. Une théorie qui correspond donc davantage à mon observation, à mon expérience d'une vie sociale grouillante, grenouillante et fourmillante.

⁵ Erving Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Anchor Books, 1959.

⁶ Peter Berger et Thomas Luckmann, *The Sociology of Knowledge: Treatise on the Sociology of Knowledge*, New York, Anchor Books, 1966.

Au début des années 1970, retour à Sudbury pour y poursuivre le journalisme en tant que correspondant du *Droit* dans le nord-est ontarien, en tant que chercheur contractuel et enfin pour y enseigner un cours à la Laurentienne. Je fais rapidement connaissance de l'animateur socioculturel de l'ACFO, Jean-Robert Marcoux. Ce dernier avait organisé les États généraux de l'ACFO-Sudbury qui ont mené à la création du Comité des citoyens.

Enfin une percée travailleuse s'est faite; un groupe d'ouvriers se sont intégrés au mouvement. Contrairement aux groupements traditionnels dirigés par un noyau, ce groupe des États-généraux a participé à un leadership collectif⁷.

Ces ouvriers s'intéressent principalement non pas aux questions scolaires, linguistiques et culturelles que poursuit l'élite franco-ontarienne (nouveau sobriquet qui s'installe graduellement) traditionnelle; ils se soucient davantage de questions matérielles tels le logement, l'alimentation, le travail.

Selon Michel Laforge, « [s]i auparavant l'ACFO tentait d'imposer la vision de son élite pour le développement de la communauté francophone de Sudbury, à partir des années 1970 elle a réorienté ses objectifs vers des enjeux populaires et moins liés à la langue⁸ ». Le Comité n'a malheureusement pas longue vie. Et l'ACFO reprend ses préoccupations traditionnelles sauf pour l'établissement d'une coopérative alimentaire dans la région de Hanmer et dont les membres sont majoritairement des familles ouvrières. De cette expérience, je retiens le divorce évident

⁷ Peter Legault et Jean-Robert Marcoux, « Le comité de citoyens de Sudbury », *Le Voyageur*, p. 3, cité dans Michel Laforge, « Discours nationalitaires ou cacophonie discursive? De nouveaux référents identitaires des francophones de Sudbury », mémoire de maîtrise (histoire), Sudbury, Université Laurentienne, 2015, p. 39.

⁸ Michel Laforge, *ibid.*, p. 40.

et irréconciliable entre les besoins quotidiens et matériels des travailleurs, des francophones qui ne sont pas attirés par les intérêts de l'ACFO, et ceux de l'élite « acfoïste », celle que j'appellerai en 1978, dans mon texte, la petite bourgeoisie soit-elle nouvelle ou traditionnelle.

Environ à la même époque, je commence à m'intéresser à la pensée de Karl Marx. Après tout, les théories de ce penseur et activiste allemand sont influentes, surtout au Québec, mais aussi ici et là au Canada anglais. Son texte *L'idéologie allemande*⁹ m'intéresse d'abord au plus haut point à cause de sa perspective matérialiste. Toutefois, je carbure à la lecture et relecture *Du Capital*, dont la première phrase : « La richesse bourgeoise apparaît, de prime abord, comme un immense entassement de marchandises, et chaque marchandise comme la forme élémentaire de cette richesse¹⁰ » m'accroche tout comme un roman d'espionnage de John LeCarré. Car sous couvert de marchandise, aujourd'hui devenue une normalité quotidienne, se cache une structure complexe de relations sociales axée sur le rapport entre deux classes : la bourgeoisie et le prolétariat. La première détient la propriété privée des moyens de production. La seconde, la classe ouvrière, est composée de travailleurs qui n'ont comme propriété que leur corps lequel, muni d'une énergie toujours à reproduire, devient, dans le capitalisme, une force de travail. Cette force de travail devient une marchandise qui a une valeur d'usage (elle sert à bâtir, à fabriquer des choses). Elle a surtout une valeur marchande

⁹ Karl Marx, « L'idéologie allemande (conception matérialiste et critique du monde), *Ceuvres III. Philosophie*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1982, p. 1039-1312.

¹⁰ Karl Marx, « Critique de l'économie politique. Livre 1 *Du Capital* », *Ceuvres. Économie I*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1965, p. 277.

(un prix) qui se calcule et se mesure selon le temps de travail requis pour la produire et la reproduire. Cette force de travail devenue marchandise, le travailleur doit la vendre afin de gagner un salaire pour assurer sa reproduction et celle de sa famille.

Dans l'histoire de l'humanité, pour en arriver au point où le corps et sa force de travail deviennent une marchandise, il a fallu que le corps devienne un objet, dissociable de l'individu, de la personne qui en est son propriétaire. Ainsi aujourd'hui on ne dit plus « je suis un corps », mais bien plutôt « j'ai un corps ». Au Moyen Âge, « l'homme *est* son corps. Après [...] le développement de l'épistémologie mécaniste, démarqué par la philosophie de Descartes, le corps bascule dans le registre de l'avoir (avoir, posséder, un corps)¹¹ ».

Cette analyse renforce le sentiment que j'avais ressenti dans mon vécu de journaliste. Il y a la chose qui apparaît, en surface. Pour la comprendre, il ne faut pas y rester, il faut essayer d'en comprendre la ou les réalités cachées, camouflées.

Juillet 1974. Je décroche un contrat d'un an à la Laurentienne en remplacement d'un professeur en congé sabbatique, contrat qui se transforme graduellement en permanence et en une carrière universitaire de 35 ans. 1974, c'est le début de l'effervescence culturelle franco-ontarienne : TNO, CANO, Prise de parole, Nuit sur l'étang. C'est aussi le début d'un discours intellectuel franco-ontarien véhiculé en partie par les Fernand Dorais, Gaétan Gervais, Benoît Cazabon. Pour aider à formaliser et à institutionnaliser ce discours, six professeurs franco-ontariens de la Laurentienne décident d'établir, en 1976,

¹¹ David Le Breton, *Corps et société. Essai de sociologie et d'anthropologie du corps*, FeniXX réédition numérique, 2015, p. 8.

l'Institut franco-ontarien et, en 1978, la *Revue du Nouvel-Ontario*. En tant que Franco-Ontarien au Département de sociologie, je suis l'un de ces six membres fondateurs de l'Institut et ensuite le premier directeur de la *RNO*. Je fais donc partie de cette mouvance intellectuelle... sauf que je n'en fais pas tout à fait partie! Car les principaux concepts qui se dessinaient et se définissaient au sein de cette orthodoxie naissante, soit ceux de nation, de peuple, de communauté, de société, de langue, de culture, me laissaient perplexe, mal à l'aise. Ils ne collaient pas au senti que j'avais de la société, soit-elle franco-ontarienne, canadienne-française ou autre; ils ne correspondaient pas à la réalité que j'avais vécue ni à celle que je vivais et que j'observais là où j'habitais ou ailleurs.

Je sentais, je savais que cette réalité (soit-elle sociale, politique, culturelle) était fort complexe, construite continuellement par des individus, des groupes, des couches et des strates ou classes sociales. Le tout s'incarnait dans une forme sociétale quelconque, dans un principe d'organisation toujours en évolution, toujours changeante. Et le rôle de l'observateur que j'étais principalement et que je suis toujours, me poussait non seulement à capter cette réalité (par les instruments que m'ont fourni mes formations, mon vécu,) mais surtout à la démasquer, à aller voir et comprendre davantage ce qui se trame et se cache sous les diverses facettes qu'elle peut prendre.

Le discours que j'entendais me rendait mal à l'aise car, aujourd'hui, pour employer un langage « savant », il s'agissait d'un discours marqué d'essentialisme, de structuro-fonctionnalisme et de nationalisme, nourri par l'abstraction et servi par une méthodologie positiviste.

Essentialisme. D'abord dans le sens que la société franco-ontarienne ou canadienne-française (une rupture

peut avoir eu lieu aux États généraux de 1967, mais cela n'a pas changé les concepts d'usage commun du jour au lendemain) a une essence, une nature fondamentale qui ne change pas et dont les principaux attributs sont la langue et la culture. Elle n'est pas le fruit ou le résultat de l'existence d'individus ou de groupes concrets qui pourraient la façonner, la changer de mille et une façons. Ces individus et ces groupes sont plutôt imbus de cette essence et, par conséquent, portent leurs intérêts sur les débats touchant la langue et la culture. Assez curieusement, ils ne travaillent pas, ils ne sont pas obligés de reproduire leur énergie quotidiennement pour survivre, ils ne sont aucunement obligés de se loger, de se nourrir, donc de subvenir à un besoin matériel. Pourtant,

la première condition humaine, donc de toute histoire, c'est que les hommes doivent être en mesure de vivre pour être capables de faire l'histoire. Or, pour vivre, il faut avant tout manger et boire, se loger, se vêtir et maintes choses encore. Le premier acte historique, c'est donc la création des moyens pour satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même¹².

Cette société est complètement désincarnée, c'est-à-dire dépourvue de toute formation sociale comme le capitalisme. Et de cette essence provient une intention vitale, une identité, un mythe fondateur, une mémoire, entre autres. Cette essence peut se modifier, mais très lentement, de sorte qu'il en reste toujours un noyau dur.

Organicisme. La société (nation, peuple, communauté) constitue un organisme vivant, un corps dont les élites sont la tête et les institutions, les membres. Cela ressemble, en général, au structuro-fonctionnalisme, au système parsonien dans lequel les parties doivent contribuer positivement au maintien et au bon fonctionnement

¹² Karl Marx, « L'idéologie allemande », *op. cit.*, p. 1056.

du tout. Et toujours ce sont des élites et des institutions désincarnées, dont on ne connaît pas la nature précise (sauf longtemps après leur déclin comme dans le cas de l'Église catholique et de sa hiérarchie cléricale).

Nationalisme. Mais un nationalisme qui prend l'allure d'une religion. Tout comme une religion a un mythe créateur, la société a un mythe fondateur. Un genre de nationalisme selon lequel on retrouve les bons (ceux et celles qui y croient, vivent ses valeurs et vibrent à sa culture) et les mauvais – parfois appelés des traîtres à la cause – qui ne sont pas au même diapason, à la même hauteur et à qui, par conséquent, on doit inculquer la fierté et la bonne croyance (d'où le besoin de l'école et de l'Église dont l'objectif premier, pour l'une et l'autre, consiste à discipliner le corps).

Abstractionnisme. Tous ces aspects de la société, de la nation, du peuple, de la communauté demeurent des abstractions. Ils demeurent désincarnés. Et dès qu'on essaie d'en saisir l'essence, celle-ci se dissout.

Ce concept de communauté ethnique qui se volatilise lorsqu'on tente de le conceptualiser avec précision correspond à cet égard, jusqu'à un certain point, dès que nous cherchons à le concevoir sociologiquement, à l'un des concepts qui, pour nous, sont les plus chargés de sentiments pathétiques : celui de nation¹³.

L'abstraction est dans l'ADN même de l'idéologie faite de slogans, d'images, de symboles (par exemple un drapeau), de mots réunis dans un ensemble d'idées plus ou moins cohérent véhiculé par un groupe quelconque. Je souscris toujours d'emblée à la définition que j'ai empruntée de Denis Monière¹⁴ dans mon texte de 1978 :

¹³ Max Weber, *Économie et société*, Paris, Librairie Plon, 1971, p. 433.

¹⁴ Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec*, Éditions Québec-Amérique, 1977, p. 13.

Une idéologie est un système global plus ou moins rigoureux de concepts, d'images, de mythes, de représentations qui dans une société donnée affirme une hiérarchie de valeurs et vise à modeler les comportements individuels et collectifs. Ce système d'idées est lié sociologiquement à un groupe économique, politique, ethnique ou autre, exprimant et justifiant les intérêts plus ou moins conscients de ce groupe. L'idéologie est enfin une incitation à agir dans telle ou telle direction en fonction d'un jugement de valeur. Elle a principalement quatre fonctions : elle rationalise une vision du monde et la présente comme universelle, elle cherche à « éternaliser » des valeurs particulières, en ce sens elle est anhistorique. Elle est apologétique en légitimant des structures de classes et la domination d'une classe. Elle est mystificatrice car elle déguise plus ou moins consciemment la nature réelle d'une situation, masque de cette façon les intérêts de classe et cherche à réaliser l'intégration sociale. Elle a une efficacité, c'est-à-dire qu'elle mobilise les énergies individuelles et collectives et les oriente vers l'action. Elle intervient dans la réalité et sert de guide à la pratique.

J'y ajoute toutefois que toute idéologie a la fonction non seulement de définir et de promouvoir les valeurs et l'action d'une collectivité, de promouvoir une solidarité, mais aussi de définir l'Autre (par exemple l'Anglais majoritaire, dominant). L'idéologie n'est ni bonne ni mauvaise en soi; c'est une réalité construite qui, pour moi, agit comme un masque dont l'objectif est de motiver, de pousser des individus et des groupes à agir. Mais ce masque camoufle toute une gamme de réalités que recèle l'arrière-scène et que ses créateurs et définisseurs ne veulent pas ou ne peuvent pas dévoiler.

Enfin le positivisme. Pour moi, la méthodologie reliée à cette épistémologie consiste à concevoir la réalité comme un objet, à l'extérieur de l'individu, que capte ce dernier par l'entremise de son cerveau qui, lui, le miroite. Cette réalité s'impose d'elle-même sans qu'elle ne soit construite socialement. L'individu qui la capte ne construit aucune-

ment les concepts qui servent à la nommer, car elle est là, présente. Il ne s'agit que de la voir, de la capter. Ainsi il y a une société franco-ontarienne ou canadienne-française car elle existe en soi : elle est là.

En résumé, c'est ce que je ressentais sans pouvoir, à l'époque, le bien exprimer lorsque j'ai rédigé l'article en question. Il va sans dire que mon « épistémologie » se situait à l'opposé de celle que j'ai tenté de décrire ci-haut. Vous avez deviné que, à mon avis, il n'y a pas d'essence plus ou moins durable qui nourrit la société et ses individus. Au contraire, une société se construit continuellement par l'interaction des individus, des groupes, des classes sociales. Il s'agit d'individus en chair et en os dotés d'un corps et de sens qui captent l'environnement physique, social et culturel. Pour survivre, le corps a besoin de produire et de reproduire son énergie quotidienne et, pour ce faire, il doit entrer en relations avec la Nature et aussi avec d'autres. C'est par le biais du travail, la base physique de toute culture, que le corps peut puiser l'énergie nécessaire à l'individu. Dans cette relation fondamentale, le corps est aussi formé par l'environnement physique, social et culturel dans lequel il est imbriqué. Cet environnement est façonné en grande partie par une histoire, un passé qui informe le présent, lui-même construit par un ensemble de relations. Ce corps, cet individu, cette société existent dans le cadre d'une formation sociale quelconque fondée sur ce que Jürgen Habermas¹⁵ appelle un principe d'organisation (qui n'est pas une essence car ce principe est construit par l'interaction des individus et des groupes).

¹⁵ Jürgen Habermas, *Knowledge and Human Interests*, traduit de l'allemand par Jeremy J. Shapiro, [s.l.] Suhrkamp, 1972; *Legitimation Crisis*, traduit de l'allemand par Thomas McCarthy, [s.l.] Suhrkamp, 1973.

Lorsque j'ai écrit cet article, il s'agissait bien – comme encore aujourd'hui – d'une formation sociale et économique capitaliste, laquelle évolue depuis 400 à 500 ans. Celle-ci, comme dans toute autre formation ou presque, est construite, transformée par l'interaction des individus, des strates ou des classes sociales qui ne sont jamais homogènes. Certaines de ces strates ou classes produisent des idéologies auxquelles les membres d'un groupe, d'une société « communient » en tout, en partie ou pas du tout. Elles véhiculent ces idéologies en étant propriétaires ou responsables d'institutions (Église, médias, écoles, etc.).

Voilà donc la biographie de cet article rédigé il y a 40 ans. La critique que j'en ferais, c'est d'avoir calqué la notion des classes sociales trop abstraitement et rapidement à la situation que voulais décrire et analyser. Bien sûr, les définisseurs (tous des hommes) constituaient une couche ou une strate au sein d'une classe sociale dont les intérêts étaient intellectuels plutôt que matériels. Il n'empêche que leurs intérêts ne cadraient pas, selon moi, avec ceux de la majorité des Canadiens français / Franco-Ontariens / francophones de la région que j'habitais et de l'Ontario en général.

Je sentais et j'observais qu'il existait bien deux réalités. Pendant que les uns « pensaient » la société franco-ontarienne abstraite, désincarnée, les autres vivaient la société concrète, complexe :

[...] on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce que l'on dit, pense, s' imagine et se représente à leur sujet, pour en arriver à l'homme en chair et en os; c'est à partir des hommes réellement actifs et de leur production de vie réelle que l'on expose le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus¹⁶.

¹⁶ Karl Marx, « L'idéologie allemande », *op. cit.*, p. 1056.

L'existence et le vécu d'individus réels, en chair et en os, qui *sont* un corps dont la matérialité requiert une énergie devant être reproduite quotidiennement par le biais d'un rapport avec la Nature et d'autres individus sous la forme d'un travail, le tout incarné dans une formation sociale historique et concrète, construite socialement, qu'un chercheur ou une chercheuse observe afin d'en déceler les réalités apparentes mais surtout masquées : voilà ce qui germait dans mon senti, mon vécu, ma pensée lorsque j'ai signé cet article en 1978.

Il va sans dire que cette façon de concevoir la « réalité » franco-ontarienne et l'article qui essayait de la définir ne cadraient pas très bien avec la perspective épistémologique qui se définissait graduellement, il y a quarante ans. Et dans ce sens mon article était « débranché » du courant... intellectuel de l'époque.

Références

- Berger, Peter et Thomas Luckmann, *The Sociology of Knowledge: Treatise on the Sociology of Knowledge*, New York, Anchor Books, 1966.
- de Montaigne, Michel, *Oeuvres complètes, Livre 11, chapitre XII*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1962.
- Goffman, Erving, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Anchor Books, 1959.
- Habermas, Jürgen, *Knowledge and Human Interests*, traduit de l'allemand par Jeremy J. Shapiro, [s.l.], Suhrkamp, 1972.
- Habermas, Jürgen, *Legitimation Crisis*, traduit de l'allemand par Thomas McCarthy, [s.l.], Suhrkamp, 1973.
- Laforge, Michel, « Discours nationalitaires ou cacophonie discursive? De nouveaux référents identitaires des francophones de Sudbury », mémoire de maîtrise (histoire), Sudbury, Université Laurentienne, 2015.
- Le Breton, David, *Sensing the World. An Anthropology of the Senses*, London, Bloomsbury Publishing, édition numérique, 2017.
- Le Breton, David, *Corps et société. Essai de sociologie et d'anthropologie du corps*, FeniXX réédition numérique, 2015.
- Marx, Karl, « L'idéologie allemande (conception matérialiste et critique du monde) », *Œuvres III. Philosophie*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1982, p. 1039-1312.
- Marx, Karl, « Critique de l'économie politique. Livre 1 Du Capital », *Œuvres. Économie 1*, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1965.
- McLachlin, Beverly, *Globe and Mail*, April 2018.
- Monière, Denis, *Le développement des idéologies au Québec*, Éditions Québec-Amérique, 1977.
- Stewart, Matthew, « The Birth of a New Aristocracy », *The Atlantic*, vol. 321, n° 6, June 2018, p. 48-63.
- Weber, Max, *Économie et société*, Paris, Librairie Plon, 1971.